

CD. Pergolesi / Pergolese : Stabat Mater (Yoncheva, Deshayes, Amarilis, 2016, 1 cd SONY classical)

CD. Pergolesi / Pergolese : Stabat Mater (Yoncheva, Deshayes, Amarilis, 2016, 1 cd SONY classical).

Voilà une version ambivalente qui ne manquera pas de susciter la polémique : l'orchestre sur instruments d'époque d'Amaryllis sonne parfois et dès le début, aigre, voire acide, continuent allégé et comme « objectif » ; les deux voix, suaves ou « sirupeuses » à souhait, selon les avis, détonnent ou saisissant par leur forte incarnation (dont l'amplitude plus romantique, du côté de Sonya Yoncheva) : d'une sensualité embrasée pour la soprano bulgare dont on reste enivré par la ligne caressante d'un bout à l'autre ; d'une gravité parfois forcée, parfois « inaudible » chez Karine Deshayes probablement peu à son aise dans une partie plus grave que sa tessiture habituelle.



Très lyrique voire opératique, le Quam tristis s'impose par son format plus théâtral que fervent, d'autant plus investi par les deux voix. D'une façon générale, ce que réalise l'orchestre en articulation et explicitation instrumentales est démenti par la ligne des voix, peu intelligibles, plus soucieuses d'intonation (délectable), que de texte. Voilà pour l'impression globale.

Le Quae moerebat et dolebat pour l'alto/mezzo, fait entendre les limites de la réalisation : des cordes tendues et droites bien peu complices d'une voix qui dramatise à l'excès. Même

constat dans le Vidit suum pour soprano où les cordes acides semblent hurler dans un univers qui n'a rien à partager avec le moelleux sensuel de la cantatrice, – chant solitaire, hédoniste, totalement enivré par sa propre intensité.

Heureusement, à l'inverse, la séquence qui suit Quis est homo, déploie le verbe voluptueux des deux voix, enfin mieux accordées. Dans des couleurs d'un dolorisme plus finement énoncé, quoique entre les deux chanteuses, rarement concordant.

[L'urgence quasi brûlée du Fac ut ardent \(VOIR LE CLIP VIDEO\)](#), par ses vocalises croisées, – flammes ardentes-, accorde mieux les deux parties vocales et les cordes de l'orchestre, canalisées sur le mode d'une âpreté parfaitement tranchante, pourtant au moelleux chantant.



Le plus languissant – Quando corpus morietur, volet conclusif semble abandonner toute volonté et toute matérialité : sur le fil du souffle, plus suggestif et mieux à écoute l'une de l'autre, les deux voix

réussissent la séquence la plus convaincante, par la sincérité du geste vocal, et l'atténuation poétique des instruments, comme soudainement saisi par la gravité et l'horreur du sujet sacré : le deuil et la souffrance de la Mère, au pied de la Croix où a espéré son Fils sacrifié. Dans les deux pièces de compositeurs napolitains, esthétiquement proches de Pergolesi (Mancini, Durante), les instrumentistes d'Amarilis font valoir deux qualités opérant un charme certain : flexibilité et implication. Jamais neutre, le tempérament des chanteuses et des musiciens réunis pour ce programme napolitain baroque saura séduire les fans.

VOIR aussi notre [CLIP VIDEO Stabat Mater de Pergolesi / Fac ut Ardent par Sonya Yoncheva et Deshayes](#)

CD. Pergolesi / Pergolèse : Stabat Mater (Yoncheva, Deshayes, Amarilis, 2016, 1 cd SONY classical). Enregistré à Paris en juin 2016.

PARIS, TCE. Le nouveau Don Giovanni de Jérémie Rhorer



PARIS, TCE. Don Giovanni de Mozart : 5-15 décembre 2016. Le trouble émotionnel que ne cesse d'immiscer Don Giovanni dans l'esprit de ces victimes passées (Elvira), présentes (Anna), à venir (Zerlina), est l'élément central d'un opéra qui se moque des genres et des registres. Mozart le « catégorise » : *dramma giocoso*, c'est à dire

comédie ; exit les contingences formatés et règlementées du genre *seria* ; or le propos qui se veut hautement moral du sujet – la mort et la punition d'un incroyant de surcroît parfaitement arrogant, suffisant, blasphématoire, incroyant, même face à la mort et au châtement divin, est mis à mal, en particulier après la scène où le Séducteur périt dans les flammes : il meurt certes mais en résistant ; d'une infailibilité extrême. Il ne se repent pas. Si la statue du commandeur a fait son office et précipite le pêcheur orgueilleux dans les flammes d'un éternel enfer, comment comprendre la dernière scène qui réunit toutes les victimes et

les témoins du Séducteur irrésistible ? En réalité, rien de triomphant dans ce finale ambigu ; sur l'air de l' « antichissima canzon », chacun témoigne de l'impuissance et de l'anéantissement qui est le sien : Elvira se retire au couvent ; Anna se refuse encore et encore à son fiancé pourtant bien patient (Ottavio)... tous sont encore sonnés (comme les spectateurs) par l'agitation trouble qu'a diffusé Don Giovanni... et qu'a sublimé Mozart. La musique porte la trace de cette déflagration menaçante : la liberté que revendique le héros est dangereuse. Cette révélation est néanmoins reçue et assimilée par le seul couple qui veut en vivre la palpitation prometteuse, Massetto et Zerlina. Leur route, croisant la figure du Tentateur n'aura pas été vaine. Ils sont prêts à vivre leur vie en toute liberté, comme le leur a indiqué le chevalier noir mais magnifique. Ce qui triomphe dans Don Giovanni, c'est l'étincelle de la volonté enfin révélée à chacun. Après un excellent Enlèvement au sérail, ici même dirigé puis enregistré en 2015 (**CLIC de CLASSIQUENEWS de juin 2016**, [LIRE notre compte rendu complet du cd L'Enlèvement au sérail de Mozart par Jérémie Rohrer](#)), voici un nouveau jalon, souhaitons le majeur, dans l'exploration des opéras mozartiens par le jeune maestro français... **Jérémie Rhorer**. Avouons que sa lecture de l'Enlèvement au sérail avait séduit par le relief expressif et juste des instruments d'époque (ceux de son orchestre Le Cercle de l'Harmonie), et aussi, sur le plan vocal, par la fine caractérisation réalisée dans le choix de chaque soliste... Qu'en sera-t-il pour Don Giovanni ? Déjà, confier le rôle de [Donna Anna à la soprano Myrto Papatanasiu](#) est prometteur et concluant : la cantatrice connaît bien le rôle pour l'avoir précédemment chanté et enregistré sous la baguette d'un autre mozartien de talent et mérite, [Teodor Currentzis](#). A suivre...

Don Giovanni de Mozart
Paris, TCE, Théâtre des Champs Elysées
[Les 5, 7, 9, 11, 13 et 15 décembre 2016](#)

Jérémie Rhorer, direito / Stéphane Braunschweig, mise en scène
Bou, Papatanasiu, Behr, Boulianne, Gleadow, Grevilius,
Scoffoni, Humes...

[RESERVEZ VOTRE PLACE](#)
<http://www.theatrechampselysees.fr/saison/opera-mis-en-scene/don-giovanni>

Jean-Sébastien Bou, Don Giovanni
Robert Gleadow, Leporello
Myrtò Papatanasiu, Donna Anna
Julie Boulianne, Donna Elvira
Julien Behr, Don Ottavio
Anna Grevelius, Zerlina
Marc Scoffoni, Masetto
Steven Humes, Le Commandeur

Le Cercle de l'Harmonie
Chœur de Radio France

Nouveau Lehár à TOURS : Le

pays du sourire, 1929

TOURS, Opéra. Franz LEHAR : Le Pays du sourire, 24-31 décembre 2016. Fin d'année heureuse, légère, nostalgique à TOURS, avec l'une des dernières opérettes à succès, Le Pays du sourire créé en 1929, de Franz Lear, l'auteur révélé par La Veuve joyeuse (1905). Formé à Prague (où il retrouve Dvorak), de culture et style hongrois, raffiné, élégant, Lehár devenu chef d'orchestre au Theater an der Wien, ressuscite avec brio et subtilité l'opérette que tenait pour morte depuis la mort de l'inégalable Johann Strauss II. Après la première guerre, Lehár rencontre le ténor légendaire **Richard Tauber** (mort en 1948) qui dans les années 1920, trentenaire au sommet de ses possibilités vocales, relance le genre opérette, et crée les dernières oeuvres de Lehár (Frasquita, 1924 ; Paganini, 1925 ; Fredericle, 1928 et donc Le pays du sourire de 1929). Un compositeur avait trouvé son interprète fétiche, charismatique qui sut attirer une foule considérable, faisant de chaque nouvelle opérette, un événement du milieu musicale et lyrique dans un Europe au bord du précipice.



COEURS EPROUVES ENTRE VIENNE ET PEKIN... Das land des Lächelns / Le pays du sourire appartient à l'esprit insouciant et léger de l'Entre deux guerres : l'ouvrage est créé à Berlin au Théâtre Métropol, lequel aux premières secousses de la crise cataclysmique, réunit cependant la crème de l'élite allemande, férue de divertissements. Le Comte de Lichtenfels offre un bal à sa fille, la ravissante Lisa : son ami d'enfance Gustav lui avoue l'aimer depuis leur adolescence, mais Lisa préfère répondre aux avances du prince chinois Sou-Chong, qui rappelé en Chine, propose à Lisa de la suivre : elle accepte. A l'acte II, en Chine, Lisa mariée à Sou-Chong apprend la dure réalité

de la polygamie extrême orientale : son mari va épouser 4 nouvelles épouses, Lisa est séquestrée. Gustav vient les visiter et tombe sous le charme de Mi, sœur de -Chong.

Acte III : Gustav permet à Lisa de s'enfuir avec la complicité de Mi. Même Sou-Chong qui les surprend, pardonne à sa première épouse occidentale et accepte leur séparation : « il faut toujours sourire, même si l'on souffre »...

Lehár recycle la matière musicale et mélodique d'un ancien ouvrage sinisant (La tunique jaune de 1923) qui avait essuyé un échec ; dans Le pays du sourire, le compositeur très expérimenté, renforce le style de sa dernière manière, mélancolique et langoureux (même s'il y cisèle quelques épisodes comiques). A la création, **Richard Tauber** incarne le prince chinois, flamboyant, amoureux, tyrannique puis magnanime... Dans sa version française (Gaîté-Lyrique, 1932), l'ouvrage suscitera un immense succès, grâce entre autres au talent mélodie de Lehár, encore irrésistible dans deux standards inusables : « Je t'ai donné mon cœur », ou « Prendre le thé à deux. »

Le Pays du sourire de Franz Lehár (1929)
à l'Opéra de Tours
Nouvelle production

Samedi 24 décembre 2016 – 15h

Mercredi 28 décembre – 20h

Vendredi 30 décembre – 20h

Samedi 31 décembre – 19h

+ d'INFOS, RESERVEZ VOTRE PLACE
<http://www.operadetours.fr/le-pays-du-sourire>

Grand Théâtre de Tours
34 rue de la Scellerie
37000 Tours

02.47.60.20.00

Billetterie

Ouverture du mardi au samedi
10h00 à 12h00 / 13h00 à 17h45

theatre-billetterie@ville-tours.fr

Samedi 17 décembre – 14h30
Grand Théâtre – Salle Jean Vilar
Entrée gratuite

Opérette romantique en trois actes
Livret de Ludwig Herzer et Fritz Löhner
Adaptation française
Création le 29 octobre 1929 à Berlin

Nouvelle production
Coproductioin Opéra de Tours & Opéra du Grand Avignon

Direction musicale : Sébastien Rouland
Mise en scène, décors et costumes : Pierre-Emmanuel Rousseau
Chorégraphie : Elodie Vella
Lumières : Gilles Gentner

Prince Sou-Chong : Sébastien Droy
Lisa : Gabrielle Philiponet
Princesse Mi : Norma Nahoun
Gustave de Pottenstein : Régis Mengus
Tchang : Francis Dudziak
Le Comte de Lichtenfels : Philippe Lebas

Choeurs de l'Opéra de Tours
Orchestre Symphonique Région Centre-Val de Loire/Tours

CD. Compte rendu critique. Schubert : Sonates D 845 & 958. Louis Schwizgebel, piano (1 cd Aparté)



CD. Compte rendu critique. Schubert : Sonates D 845 & 958. Louis Schwizgebel, piano (1 cd Aparté). L'Allegro de la D 958 (1828) fait entendre sous la digitalité parfois dure, continument percussive, mais précise, de l'interprète, un déroulé agile et tendre, d'une belle souplesse d'intonation qui sous l'allant irrépessible du mouvement, fait surgir

cette nostalgie de souvenirs vivaces affleurant intacts à la surface du piano. Pourtant comme nous le précision plus loin, force est de constater que le jeune musicien a peut-être décidé trop tôt d'explorer la langueur schubertienne, articulant en pleine lumière ce qui exige et se cultive dans l'ombre... Le pianiste genevois né en 1987 redouble de délicatesse à la réitération du thème à 4'39, en un touché qui sait murmurer avec une profondeur juste. Pourtant on regrette souvent que cette approche manque son objet à trop vouloir articuler, expliquer, sans véritablement basculer dans le mystère.

Défaut de jeunesse, la clarté à l'action – magnifiée par une prise de son qui détaille tout, au point de masquer les effets de contrechamps, de lointains, de brumes ou d'échos-, reste trop explicite quand c'est le voile de la sehnsucht qui s'épaissit irrévocablement selon la pensée schubertienne. Même

l'énoncé de l'Adagio est trop manifeste : pas assez de pudeur rentrée, de finesse allusive dans ce clavier tranchant et vif : la partition composée à l'extrême fin de la vie du compositeur, deux mois avant sa mort (à 31 ans), s'affirme irrémédiablement dans cet abandon, repli et renoncement où le gouffre noir est bel et bien présent. La couleur de la fin, cette atténuation qui tend à l'évanescence est tout à fait absente de la lecture de Louis Schwizgebel qui même se montre d'une âpreté tendue ici : résistance à l'inéluctable offrant a contrario de bien des lectures, une expression qui certes ayant du relief, ne manque pas de caractère, comme d'intelligence, mais finit par nous agacer à force d'être manifeste. L'écoulement plus libre du Menuetto, – fugace, impose une vision claire. Et l'Allegro final n'est que bavardage, avec une belle caractérisation des séquences mais sans trouble aucun ; notre verdict tombe après écoute de ce première tableau : c'est un exercice technique admirable de fluidité mais qui n'exprime pas grand chose : le jeune pianiste grandement estimé dans ses Concertos pour piano de Saint-Saëns, semble demeuré à l'extérieur du mystère de Schubert.



Qu'en est-il de la seconde Sonate ? La D 845 (1826) en la mineur nage en eaux plus inquiétantes encore... avec le premier motif lové au cœur d'une intimité qui se dérobe à chaque énoncé. D'une coloration liquide, plus suggestive quoique grave et

profonde, le jeu du pianiste atteint davantage de vérité, de détachement énigmatique à chaque exposition / réexpédition du thème. Moderato, le mouvement initial impose d'emblée avec éclat, un jeu murmuré qui sait enfin exprimer les gouffres schubertiens. A l'énoncé central du lied (Totengräben Heimwehe

/ La Nostalgie du fossoyeur), l'atmosphère funèbre s'installe inéluctablement... pourtant encore une dureté et une violence d'expression, se rangent et s'affirment outrageusement, franchement dans l'énergie de la résistance, de la souffrance, de l'inacceptation. L'Andante résonne comme un monologue faussement enchanté et insouciant... et le Rondo, pièce capitale car elle libère de toutes les tensions accumulées auparavant, affecte un brio systématique qui il est vrai témoigne du superbe nerf technicien de l'interprète, mais refuse toute intériorité trouble, toute médiation ambivalente. □ Ce poli pétaradant confine en définitive au contre sens. Non, Louis Schwizgebel, étranger à tout mystère, et toute ombre mélancolique, n'est pas Schubertien. Tout au moins dans ces 2 Sonates. Notre déception est grande. Nous attendions trop certainement d'un pianiste pourtant prometteur. N'est pas Benjamin Grosvenor qui veut ! Son touché reste quant à lui, hypnotique. [Concernant Louis Schwizgebel, on se reportera à son excellent disque Saint-Saëns, enregistré en 2014 et 2015 : un must absolu.](#)

CD. Compte rendu critique. Schubert : Sonates D 845 & 958. Louis Schwizgebel, piano (1 cd Aparté) – enregistré en mars 2016 à Paris.

**DVD, compte rendu, critique.
DONIZETTI : Roberto Devereux
(Devia, Bruno Campanella,**

Madrid, 2015 – 1 dvd Bel Airclassiques).

DVD, compte rendu, critique. DONIZETTI : Roberto Devereux (Devia, Bruno Campanella, Madrid, 2015 – 1 dvd Bel Airclassiques). Madrid, Teatro Real, octobre 2015. Il y a un an déjà « La » Devia nous étonnait par sa longévité et à 68 ans, un chant d'une intelligence et d'une justesse frappantes, comme brûlantes. La chanteuse mûre a l'âge et le caractère de la Souveraine britannique, qui bien qu'amoureuse, doit renoncer, s'effacer, après avoir malgré elle fait exécuter l'homme qu'elle aimait (Devereux).



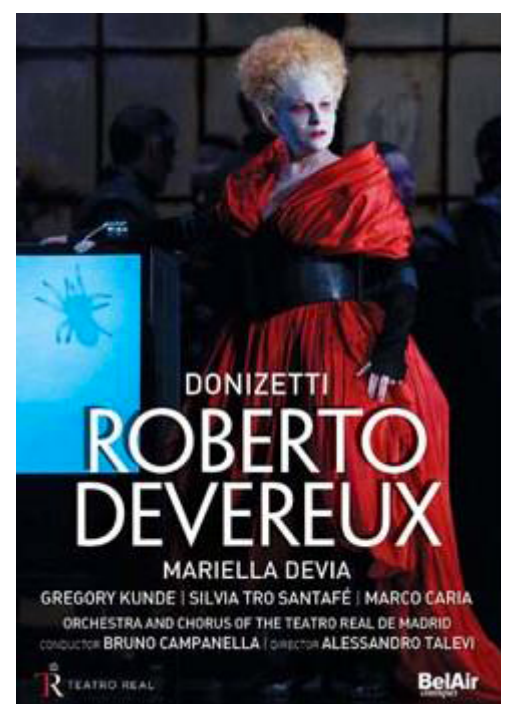
Née le 12 avril 1948, la soprano Mariella Devia enchante en dépit de son âge vénérable pour une chanteuse encore active : mais ici le poids des années a ciselé un style taillé pour la tension belcantiste avec des moyens réellement intacts, sauf des aigus tirés : une exception en notre temps où les jeunes vedette trop sollicitées doivent se reposer tant elles sont déjà sollicitées... Elle partage avec sa consœur plus colorature mais tout aussi belcantiste, Edita Gruberova, une très longue carrière et en 2015, relève de nombreux défis dont Norma et dans cette production madrilène d'octobre 2015, le

rôle écrasant d'Elisabetta, souveraine d'Angleterre, plus humaine que politique, amoureuse passionnée (de son beau Devereux) dont Donizetti fait une tigresse habile et manipulatrice, capable d'intervalles redoutables et spectaculaires, indices d'un tempérament de braise. Sur les traces de la créatrice du rôle -Giuseppina Ronzi de Begnis, Mariella Devia réunit la puissance et la souplesse vocalistique, sans jamais perdre le souffle et la ligne, ni le sens du texte, avec un souci de l'intention et de la couleur qui font modèle.

Sexagénaire en 2015, Mariella Devia affirme un puissant tempérament dans le rôle d'Elisabeth / Elisabetta ...

Saisissante Devia dans Devereux

Opéra de la pudeur et des émotions secrètes, Roberto Devereux s'ouvre sur le chœur des suivantes et la douleur à peine voilée de Sara, Duchesse de Nottingham qui aime le même homme que la Reine... laquelle va bientôt paraître... Elisabeth paraît ainsi comme dans un huit clos théâtral qui exprime les délices vécus par la femme amoureuse : langueur et vocalises à l'envi : confession émise sans limites à la duchesse de Nottingham qui aime aussi le même homme Devereux suspecté



par la reine éprise, de trahison avec les Irlandais. Malgré des signes d'usure (aigus), Mariella Devia saisit par son intelligence dramatique. Certes la voix est fatiguée dans ses aigus négociés et un vibrato parfois envahissant et incontrôlé mais la justesse du style, la douceur vivace du bel canto, la ligne intacte disent les beaux restes de la soprano quasi septuagénaire (68 ans) : ayant l'âge et la maturité du personnage, Mariella Devia sans posséder totalement l'intensité technique du rôle, en possède idéalement le caractère et l'esprit; femme de pouvoir au sommet et pourtant encore dans ses désirs, jeune amoureuse, destinée inéluctablement à une destruction lente, jalonnée d'impuissantes et rugissantes lamentations, seules ou partagées (avec la Duchesse de Nottingham).

L'intensité du jeu d'une émission toujours claire et surtout très juste campe immédiatement l'autorité de la souveraine. Une reine usée par le pouvoir, tiraillée et rendue sensible donc étonnamment touchante entre devoir et sentiment, inclination de l'âme et dignité royale : très juste donc bouleversant « L'amor suo mi fe' beata » (acte I), jusqu'au tableau final, d'un souffle tragique retenu et pudique (confrontation avec sa rivale la duchesse de Nottingham, puis réconciliation entre ses deux femmes qu'unissent un même sentiment d'impuissance et de deuil.)... L'exercice du pouvoir l'isole définitivement, la destinant peu à peu au renoncement dans la frustration d'un bonheur incompatible avec sa charge. La Devia restitue au caractère imaginé par Donizetti sa vérité dramatique et sa sincérité émotionnelle : c'est une femme ardente, palpitante avant d'être un personnage politique froid et impassible.

D'emblée peu séduisant en timbre, le Comte d'Essex manque singulièrement de souplesse dans une voix qui ne paraît jamais belcantiste, dure, tendue, forte. .. quel manque de phrasés. Gregory Kunde n'est pas dans un beau jour d'autant que La Devia, en cours de soirée sculpte ses récits avec une grâce

dramatique millimétrée, confirmant la diseuse : une maîtrise qui ne profite en rien à son partenaire qui force sa voix comme un stentor braillard, là où il faut suggérer, murmurer, doser l'émission. La captation inflige un ténor trop lourd qui tire tout le drame vers une performance hurlante : quel non sens ! Une semaine de formation bel cantiste s'impose – comme celle que propose le Concours Bellini ? Les directeurs de théâtre devraient mieux distribuer leurs productions.

D'autant que même fatiguée, La Devia possède le don de phraser et sa dernière confrontation avec sa rivale Nottingham au III est un formidable moment de tension théâtrale qui profite essentiellement au texte entre les deux rivales amoureuses, d'abord affrontées puis portées par un élan de pardon partagé. Défaite, détruite, Élisabeth dépassée par l'acte de mort qu'elle a signé, contre celui qu'elle aime, abdique et s'effondre en fin d'action : vision romantique et passionnelle de Donizetti vis à vis de la reine mais énoncé avec quel tact ; ce style entre finesse et subtilité – essence du bel canto préverdien que si peu de chanteurs pourtant vedette maîtrisent véritablement, s'incarnent ici grâce à La Devia.

Plus convaincante, la rivale mais finalement âme double qui souffre elle aussi sur le même registre, Sara, la Duchesse de Nottingham, de Sara Silvia Tro Santafé, offre une maîtrise plus nuancée de son chant, plus juste que son partenaire virile. Le chant est un peu tendu mais il atteint une expression juste avec indice délectable, des piani, magnifiquement canalisés, pleins et investis, servant le texte (et non la performance outrée).

La direction vive et affûtée de Bruno Campanella est le second atout de cette production. Entre précipitation tragique, exaltation enivrée, et profonde langueur extatique (flûte), – la vraie couleur du tempérament de Donizetti, et l'essence poétique de sa Lucia di Lammermoor précédente (1835), le chef affirme dès l'ouverture, une tonicité dramatique qui sait se renouveler à chaque séquence. Propre à la fin des années 1830, Roberto Devereux (1837) est de loin le meilleur de ses

trois opéras sur Élisabeth Ière dont il s'agit du portrait le plus fin, le plus ambivalent entre devoir et sentiment intime.

Scéniquement, la réalisation d'Alessandro Taveli exploite les jeux d'ombres où des mains tendues, une tarentule avide (Élisabeth? – parallèle un peu trop appuyé sur le terme) paraissent ou s'effacent ; le monde visuel du metteur en scène reste un beau décor visuel mais rien de plus.

La production madrilène vaut pour l'Élisabeth de Devia, phénomène vocal pour son âge et aussi pour la duchesse de Nottingham de Silvia Tro Santa Fe non idéale mais comme sa partenaire, stylistiquement juste : leur confrontation au III où le théâtre à l'opéra reprend ses droits, fait tout le sel de cette captation madrilène; d'autant que dans la fosse éblouit aussi la vision vivante suggestive engagée d'un excellent belcantiste, Bruno Campanella : le souci du drame intime propre à Donizetti y trouve une réalisation sensible et finalement cohérente.

DVD, compte rendu, critique. DONIZETTI : Roberto Devereux (Devia, Bruno Campanella, Madrid, 2015 – 1 dvd Bel Airclassiques)

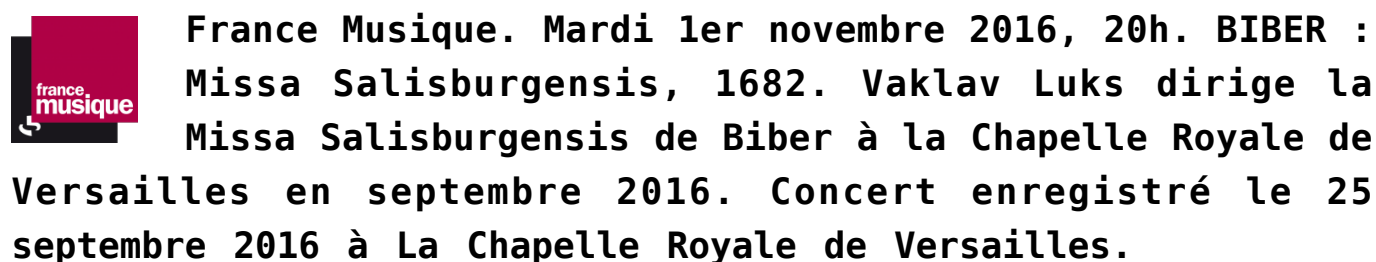
Vaklav Luks dirige la Missa salisburgensis de Biber

France Musique. Mardi 1er novembre 2016, 20h. Václav Luks dirige la Missa Salisburgensis de Biber à la Chapelle Royale de Versailles en septembre 2016. Après le succès de cette production présentée au festival de Salzbourg en juillet 2016, Václav Luks revient avec le Collegium 1704 à Versailles en réunissant Biber et Monteverdi, deux auteurs baroques que la démesure et la polychoralité n'effraient pas ! Il est vrai que **la Messe de Biber** a été spécifiquement conçue pour l'espace du Dom à Salzbourg,



cathédrale permettant sur le modèle de San Marco à Venise, le déploiement concertant de plusieurs groupes d'instrumentistes et de chanteurs depuis les tribunes placées à chaque pilier de la coupole centrale. Mozart y fut baptisé et jouait même à l'orgue du pilier. Ainsi la « Missa Salisburgensis » à 54 voix de 1682 (déjà ressuscitée par Jordi Savall ; puis abordée aussi par McCreesh...) impose la maestria chorale et musicale du premier compositeur baroque à Salzbourg avant Mozart, Biber. Au fait de son immense renommée, le musicien sera nommé en 1684 Kapellmeister de la Cour de Salzbourg (à la mort de Hofer), et même anobli par l'Empereur mélomane Leopold Ier en 1690. La force de l'écriture réside dans son souffle colossale, expression d'une ferveur lumineuse et démonstrative, mais qui ne sacrifie rien à l'intériorité voire à la pudeur de certains passages. L'écriture s'y fait virtuosité à la gloire de Dieu (et le grand chœur de trompettes, cornets et sacqueboutes revissant les splendeurs Renaissance d'un Gabrielli à Venise, disent la gloire de l'Archevêché de Salzbourg qui fêtait alors en 1682, son jubilé, soit les 1100 ans de la création de la ville par Saint-Rupert) : contrepoint et fugue maîtrisés ; en un geste architectural qui comme la cathédrale de Salzbourg, allie

Fin XVII^e, Salzbourg se dresse telle une Rome de l'Est,
indomptable place forte de la Chrétienté triomphante.



Collegium 1704 – Václav Luks, Direction

SAINTES: Chambrisme incandescent dans Brahms et Beethoven

SAINTES, Abbaye aux Dames, le 9 octobre 2016. Quintette de l'Orch des Champs -Elysées. Dimanche hautement chambriste à l'abbaye aux dames, la cité musicale, Saintes. Les habitués savent combien l'Abbaye aux Dames tout au long de l'année et pas seulement au moment du festival estival, accueille, cultive, respire l'esprit de création musicale. C'est aussi depuis les nombreuses



sessions du Jeune Orchestre de l'Abbaye (JOA, anciennement Jeune Orchestre Atlantique), un foyer très actif dédié à la professionnalisation des meilleurs instrumentistes, passionnés par la pratique des instruments d'époque et tout autant animé par le désir de renouveler le jeu et approfondir la connaissance des sources. Inspirant cette riche expérience organologie et interprétative, les musiciens professionnels de l'Orchestre des Champs Elysées. Dimanche 9 octobre 2016, 15h30, plusieurs solistes de la phalange créée par Philippe Herreweghe, et de venue nous savons raison, l'orchestre modèle en France, sur instruments d'époque, joueront **le Quintette de Brahms pour cordes n°1 opus 88, et une transcription d'époque de la Symphonie n°7 de Beethoven** (photo ci dessus), hymne ardent, énergique, dansant pour un effectif réduit mais d'avant plus engagé. La réalisation promet d'être passionnante car l'effectif invité à Saintes regroupe les chefs de pupitres de l'Orchestre des Champs-Elysées, soit la crème des instrumentistes français, chacun dans leur spécialité. L'approche toute en finesse, où précision, écoute, complicité sont essentielles, montrera de toute évidence, combien même en effectif réduit, la puissance poétique des deux œuvres, sans l'ampleur de l'orchestre à son complet, peut toucher, frapper, convaincre et suggérer. Concert événement.

SAINTES, Auditorium de l'Abbaye aux Dames

Dimanche 9 octobre 2016, 15h30

Quintette des solistes de l'Orchestre des Champs-Élysées

J. Brahms

Quintette à cordes n°1 en fa majeur opus 88

L.V. Beethoven

Transcription d'époque de la symphonie n°7

Solistes de l'Orchestre des Champs-Élysées :

Alessandro Moccia, Ilaria Cusano, violons

Catherine Puig, Jean-Philippe Vasseur, altos

Ageet Zweistra, violoncelle

RESERVEZ VOTRE PLACE

Toutes les infos et les modalités de réservation sur [le site de l'Abbaye aux Dames, la cité musicale, Saintes](#)

**Organisez votre séjour à l'Abbaye aux dames à l'occasion du
concert**

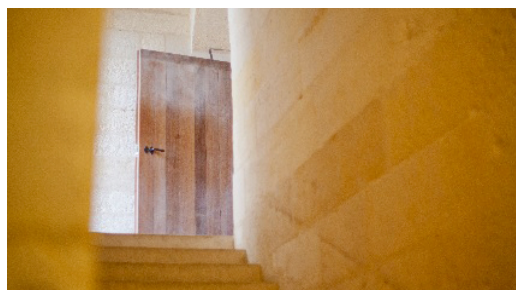
évasion

Saintes, abbaye aux dames

Votre séjour à Saintes

Séjour à Saintes, Abbaye aux Dames, la cité musicale

Tout au long de l'année, séjournez à Saintes à l'occasion d'un concert dans l'Abbaye. Les chambres sont aménagées dans les anciennes cellules des moniales. Petit déjeuner sur place possible. Pour



toute location d'une chambre dans l'Abbaye, réduction de 5% à la boutique de l'Abbaye (l'Abboutique : cd, livres, produits régionaux...), réduction sur la visite du site, tarif adhérent pour l'achat d'une place de concert. Téléphone réservation chambres : 05 46 97 48 33 (classement établissement hôtelier : catégorie 1 étoile). Standard général de l'Abbaye aux Dames à Saintes : 05 46 97 48 48. **Offre spéciale Saint-Valentin 2014 : le concert et la chambre à Saintes, les 14 ou 15 février 2014 : 100 euros (pour 2 personnes) : réservations au 05 46 97 48 48.**

[Consultez le site de l'Abbaye aux dames et découvrez les chambres de l'Abbaye aux dames](#)

Se rendre à l'Abbaye

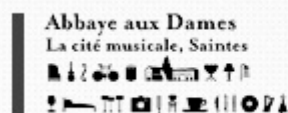
Abbaye aux Dames, la cité musicale, Saintes

11, place de l'Abbaye CS 30125 17104 SAINTES CEDEX

– Accès par la rue Geoffroy Martel (Parking gratuit)

– Coordonnées GPS : Lat : 45.743681 Long : -0.624375

[Vous avez choisi de dormir à l'Abbaye aux Dames ? réussissez votre séjour à la cité musicale](#)



Abbaye aux Dames

La cité musicale, Saintes



ERMONT (95). Debora Waldman et Idomeneo : PUR MOZART



ERMONT (95), le 13 octobre, 20h.
Orchestre Idomeneo : Concert Pur Mozart. Etonnante approche et très pertinente, défendue par le nouvel orchestre créé en 2013 par la chef d'orchestre, **Debora Waldman**. Elève du regretté Kurt Masur entre autres, la jeune

femme, née au Brésil, manie la baguette avec finesse et articulation, en particulier chez Mozart dont elle ne cesse de défendre la langue, flexible, ciselée, naturelle et si

profonde. Mais plus encore, car portant en une énergie collective souvent exceptionnelle, l'ensemble des instrumentistes de son **orchestre Idomeneo**, Debora Waldman, en architecte du sens et de la forme, révèle chez Wolfgang, la force irrésistible des émotions, et le profonde architecture des sentiments qui circule des scènes lyriques aux épisodes symphoniques. Sa lecture de la symphonie mozartienne dialogue ici avec plusieurs airs d'opéras où perce le diamant aigu, affûté, percutant et tendre aussi de la jeune soprano **Julia Knecht** (ci dessous): qu'elle soit Elvira et même la Reine de la nuit, la voix s'alanguit, murmure, déclame, rugit sans faiblir... le délicat dosage du chant orchestral combiné avec la voix soliste offre une spectaculaire palette de sentiments contrastés. Et dans un regard transversal et synthétique, Debora Waldman nous montre combien la Symphonie est un vrai opéra sans paroles, et chaque air lyrique, un jeu enivré, envoûtant entre voix et instruments.

Mozart, symphonique et lyrique



Pour Sully sur Loire puis à l'Eglise Notre-Dame d'Auvers sur Oise, voici deux femmes, deux tempéraments, irrésistiblement complices, dont la langue mozartienne affirme la justesse expressive. L'orchestre Idomeneo récemment fondé, regroupe nombre de jeunes instrumentistes pour lesquels l'approche et la pratique historiquement informées ne posent aucun mystère : accents, nuances, jeu et coups d'archet, ornementation, dynamique, phrasés... tout cela s'intègre dans une vision flexible et expressive dont la respiration fait corps avec le chant de la soprano. Récital événement.

Concert PUR MOZART
Airs d'opéras, Symphonie...
Orchestre Idomeneo
Julia Knecht, soprano
Debora Waldman, direction

ERMONT, Théâtre Pierre Fresnay
Jeudi 13 octobre 2016, 20h30
réservez



Programme
Ouverture de La Finta Giardiniera
Symphonie en La majeur n°29

Airs de concerts : A se in ciel benigne stelle, Vorrei
spiegarvi O Dio

Messe du couronnement : Agnus Dei

Divertimento K136 Allegro / andante

Air d'Elvira : Or sai chi l'onore (Don Giovanni)

Air de la Reine de la nuit : « O zittre nicht, mein lieber
Son » (La Flûte enchantée)

Air de la Reine de la nuit : « Der Hölle rache kocht in meinem
herzen »... (La Flûte enchantée)



Programme initialement présenté dans une première version, à
Maisons-Alfort, Théâtre Claude Debussy, le 27 novembre 2015.

LIRE notre [compte rendu critique complet PUR MOZART par
Idomeneo et Debora Waldman](#)

VOIR notre [sujet video court : l'Orchestre IDOMENEO et Debora
Waldman jouent des extraits de la Symphonie n°41 « Jupiter »
de Mozart \(Maisons-Alfort, novembre 2015 © classiquenews.tv\)](#)



PARIS, Musée d'Orsay... Dinez avec Jacques (Offenbach)

PARIS, Musée d'Orsay. Un dîner avec Jacques (Offenbach). 29 septembre puis 6, 8 et 9 octobre 2016. Prérentée Opéra Comique à Orsay sur le thème du Second Empire. L'Opéra Comique (en travaux) et le Musée d'Orsay



présentent de concert, une nouvelle production autour de l'exposition « **Spectaculaire Second Empire. 1852 -1870** » (du 27 septembre 2016 au 16 janvier 2017). Car ils ont en commun leur période de conception (en pleine esthétique éclectique fin XIX^e) illustrant une combinaison heureuse entre architecture industrielle et essor des arts décoratifs. Cet éclectisme, écrin des « néo » (néo gothique pour le sacré,

néoclassique pour les administrations, néobaroque côté meuble...) règne sans partage au sein de l'exposition présenté dans l'ancienne Gare d'Orsay, et aussi à travers un spectacle résolument pluriel, propre à l'art officiel défendu par Napoléon III. Au programme, des oeuvres du Mozart des boulevards, dont le délire mordant, la fantaisie faussement insouciant (en cela frère jumeau de Johann Strauss à Vienne) : Jacques Offenbach. Son opéra Fantasio est abordé à Orsay (avant d'ouvrir la prochaine nouvelle saison de l'Opéra Comique en 2017)



Intrigue du spectacle au Musée d'Orsay : « Un dîner avec Jacques », opéra bouffe d'après Jacques Offenbach : au cours d'un souper dans un salon de la haute société du Second Empire, le jeu des apparences s'exacerbe puis les masques tombent grâce

aux délices du repas servi (influence / inspiration d'un Festin de Babette ?) – métamorphose à l'œuvre, où le paraître s'efface à la faveur des chants déliés, qui osent exprimer leurs fantasmes les plus délirants, excités par la verve musicals du dieu Offenbach, maître Bacchus des jeux et plaisirs de la bonne société d'empire...

Extraits des opérettes : Geneviève de Brabant, Madame l'Archiduc, La Rose de Saint-Flour, La Princesse de Trébizonde, ... **Julien Leroy** dirige le collectif de nouveaux instrumentistes à tempéraments, **Les Frivolités Parisiennes** dans une mise en scène de Gilles Rico. Programme repris au Théâtre de Bastia le 7 janvier 2017, au Théâtre Impérial de Compiègne, le 20 janvier suivant, dans le cadre des Folies Favart.

PARIS, Musée d'Orsay. Un dîner avec Jacques (Offenbach). Auditorium du Musée d'Orsay, les 29 septembre puis 6, 8 octobre 2016 à 20h et le 9/10 à 16h.

Renseignements, réservations : Musée d'Orsay ; tél.: 01 53 63 04 63 ou www.musee-orsay.fr/fr/info/contact/demande-concernant-lauditorium.html

[**RÉSERVEZ VOTRE PLACE**](#)

SAINTES, les solistes de l'Orchestre des Champs-Élysées jouent Brahms et Beethoven

SAINTES, Abbaye aux Dames, le 9 octobre 2016. Quintette de l'Orch des Champs -Elysées. Dimanche hautement chambriste à l'abbaye aux dames, la cité musicale, Saintes. Les habitués savent combien l'Abbaye aux Dames tout au long de l'année et pas seulement au moment du festival estival, accueille, cultive, respire l'esprit de création musicale. C'est aussi depuis les nombreuses



sessions du Jeune Orchestre de l'Abbaye (JOA, anciennement Jeune Orchestre Atlantique), un foyer très actif dédié à la professionnalisation des meilleurs instrumentistes, passionnés par la pratique des instruments d'époque et tout autant animé par le désir de renouveler le jeu et approfondir la connaissance des sources. Inspirant cette riche expérience organologie et interprétative, les musiciens professionnels de

l'Orchestre des Champs Elysées. Dimanche 9 octobre 2016, 15h30, plusieurs solistes de la phalange créée par Philippe Herreweghe, et de venue nous savons raison, l'orchestre modèle en France, sur instruments d'époque, joueront **le Quintette de Brahms pour cordes n°1 opus 88**, et **une transcription d'époque de la Symphonie n°7 de Beethoven** (photo ci dessus), hymne ardent, énergique, dansant pour un effectif réduit mais d'avant plus engagé. La réalisation promet d'être passionnante car l'effectif invité à Saintes regroupe les chefs de pupitres de l'Orchestre des Champs-Elysées, soit la crème des instrumentistes français, chacun dans leur spécialité. L'approche toute en finesse, où précision, écoute, complicité sont essentielles, montrera de toute évidence, combien même en effectif réduit, la puissance poétique des deux œuvres, sans l'ampleur de l'orchestre à son complet, peut toucher, frapper, convaincre et suggérer. Concert événement.

[SAINTES, Auditorium de l'Abbaye aux Dames](#)

[Dimanche 9 octobre 2016, 15h30](#)

Quintette des solistes de l'Orchestre des Champs-Elysées

J. Brahms

Quintette à cordes n°1 en fa majeur opus 88

L.V. Beethoven

Transcription d'époque de la symphonie n°7

Solistes de l'Orchestre des Champs-Élysées :

Alessandro Moccia, Ilaria Cusano, violons

Catherine Puig, Jean-Philippe Vasseur, altos

Ageet Zweistra, violoncelle

RESERVEZ VOTRE PLACE

Toutes les infos et les modalités de réservation sur [le site de l'Abbaye aux Dames, la cité musicale, Saintes](#)

Organisez votre séjour à l'Abbaye aux dames à l'occasion du concert

évasion

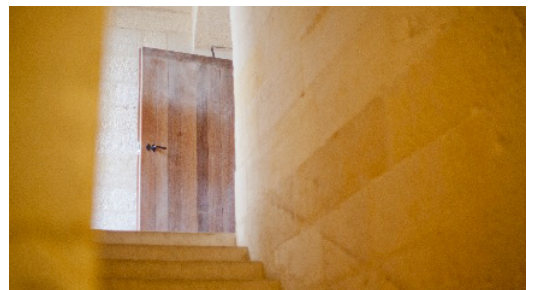
Saintes, abbaye aux dames

Votre séjour à Saintes

Séjour à Saintes, Abbaye aux Dames, la cité musicale

Tout au long de l'année, séjournez à Saintes à l'occasion d'un concert dans l'Abbaye. Les chambres sont aménagées dans les anciennes cellules des moniales. Petit déjeuner sur place possible. Pour

toute location d'une chambre dans l'Abbaye, réduction de 5% à la boutique de l'Abbaye (l'Abboutique : cd, livres, produits régionaux...), réduction sur la visite du site, tarif adhérent pour l'achat d'une place de concert. Téléphone réservation chambres : 05 46 97 48 33 (classement établissement hôtelier :



catégorie 1 étoile). Standard général de l'Abbaye aux Dames à Saintes : 05 46 97 48 48. **Offre spéciale Saint-Valentin 2014 : le concert et la chambre à Saintes, les 14 ou 15 février 2014 : 100 euros (pour 2 personnes) : réservations au 05 46 97 48 48.**

[Consultez le site de l'Abbaye aux dames et découvrez les chambres de l'Abbaye aux dames](#)

Se rendre à l'Abbaye

Abbaye aux Dames, la cité musicale, Saintes

11, place de l'Abbaye CS 30125 17104 SAINTES CEDEX

– Accès par la rue Geoffroy Martel (Parking gratuit)

– Coordonées GPS : Lat : 45.743681 Long : -0.624375

[Vous avez choisi de dormir à l'Abbaye aux Dames ? réussissez votre séjour à la cité musicale](#)



